L'AVARE de Molière
Analyse de l'œuvre

I. Les relations familiales et amoureuses dans l'Avare

Ce sont aussi les relations humaines que pervertit l'argent. C'est d'ailleurs la perversion des relations familiales qui a, depuis Rousseau, attiré l'attention des critiques :

> **« C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insistants reproches, et, quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre, d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ? Et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ? »**
>
> J.-J. Rousseau, *Lettre à D'alembert sur les spectacles* (1758)

C'est même cette opposition familiale, sur fond d'argent, entre Harpagon et Cléante qui donne à la pièce, selon Goethe, son caractère tragique (voir §4). Certes, on peut n'y voir qu'un bon motif de farces, à proportion même que l'on dénie à Harpagon toute profondeur humaine :

> « **La fameuse scène qui oppose le Père et le Fils a fait frémir. Mais remarquez qu'Harpagon n'est point touché par elle. Il n'y voit qu'une invitation à surveiller son fils de plus près. Il traverse la comédie dans une hallucination ; et puisqu'il a retrouvé sa cassette, il en sort sans avoire été sérieusement atteint. »**
>
> (R. Fernandez , op. c.).

Mais il faut surtout souligner que Cléante, forcé d'emprunter, a promis selon Maître Simon (II,2) que son père mourrait dans les six mois et que, manquant d'argent, il se réjouit presque que Harpagon ne puisse lui ôter les biens de sa mère récemment disparue…Il y a quelque chose de sordide dans le manque d'argent qui pousse les fils à attendre le décès des pères et leur héritage, ce que regrette, mais constate aussi bien, Cléante… Au reste, l'un des motifs les plus couramment

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

L'AVARE de Molière

Analyse de l'œuvre

invoqué par les théologiens contre la pratique de l'usure, c'est bien cette manière de spéculer sur le temps, lors même que le temps n'appartient en réalité qu'à Dieu -cette manière qu'ont en somme les hommes de prétendre disposer de quelque chose qui ne leur appartient pas…Qui sait si demain je ne serai pas mort, moi qui vient de prêter aujourd'hui ?....
Plus encore : le manque d'argent transforme quasi Cléante en voleur. Certes, à la fin de la scène 1 de l'acte 2, Cléante ne répond rien à la proposition à peine voilée que fait La Flèche de voler son père :

> **« Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilanie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas Dieu merci, les inclinations fort patibulaires <…>. Mais, à vous dire le vrai, il me donnerait par ses procédés, des tentations de le voler ; et je croirais en le volant, faire une action méritoire »** (II,1)…

Mais que le fils ne défende pas à son valet de voler son père, ou ne se scandalise pas d'une telle idée, est déjà en soi suffisamment éloquent. Qui ne dit mot consent, et il y a des manières de ne pas interdire qui valent autorisation de faire. Certes, Cléante ne va pas jusqu'à cautionner une telle malhonnêteté, mais il n'a toutefois pas la force morale de la condamner : mieux vaut, semble-t-il, regarder ailleurs et relire ce contrat d'usure épouvantable, dont La Flèche vient de faire la lecture (II,1)…Le fils, sans aller jusqu'au vol d'Harpagon, ne peut pas le réprouver, tout de même que sans aller jusqu'à espérer l'héritage, il est dans la situation de prédire à Maître Simon, comme éventuelle garantie, la mort sous peu de son père…Le manque d' argent pervertit en premier lieu la relation de filiation, et jusqu'à la morale de Cléante….

Remarquons d'ailleurs que le vol d'Harpagon n'est pas envisagé par La Flèche pour le bien d'Harpagon, pour lui donner « une bonne leçon », ou pour que celui-ci comprenne, comme l'Euclion de Plaute, qu'il ne faut pas trop s'attacher à l'argent ; mais un tel vol est simplement évoqué de manière purement vindicative et, au final, utilitaire (récupérer Mariane) à l'acte 5… A aucun moment, on ne sent chez Cléante ou Elise la volonté de « guérir » leur père de ses obsessions.

Plus largement, c'est le comportement de chacun qui est corrompu par la question d'argent : Valère est hypocrite –aussi hypocrite que ce Tartuffe qu'en 1678 le roi vient d'interdire (voir fiche 1)- et il n'est guère louable : ses protestations finales d'honneur, à l'acte 5, ne peuvent faire oublier une attitude qui va jusqu'à troubler Elise : peut-elle faire confiance à quelqu'un qui ment si bien, et qui est si habile à tromper son monde ? Mais Elise elle-même joue son père, et introduit chez lui l'homme qu'elle aime ! Harpagon est trompé par tous, sauf par Maître Jacques, figure malheureuse d'une sincérité punie, comme la sincérité de Molière, dans le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Tartuffe, lui apporte à l'époque bien des ennuis… C'est la maison entière de l'Avare qui transpire le mensonge et l'hypocrisie, même si on peut aussi y voir, avec Louis Jouvet, le charme des cachoteries et des mignardises amoureuses. Ainsi, la scène d'exposition, où l'on découvre l'atmosphère morale dans laquelle se déroulera l'intrigue, parvient à donner l'émotion de deux cœurs qui s'aiment sincèrement dans un univers où la sincérité est devenue impossible :

> **« C'est une scène ravissante. C'est une scène qui se passe furtivement au début de l'action…C'est une conversation furtive, avec toute la tendresse, toute la confiance qu'il y a entre ces deux êtres »**
>
> (Louis Jouvet, *Molière et la comédie classique*).

Il s'agit toujours en tous cas de restaurer les relations –amoureuses ou familiales- là où la question d'argent risque à tout moment de les défaire…

II. Echange symbolique et échange économique

Le vrai problème est qu'en effet l'argent, qui permet « l'échange économique », corrompt souvent les « échanges symboliques », ce qui semble précisément être « hors de prix » : les relations amoureuses, familiales, le rapport à la vérité, à Dieu, à la justice, etc.

Dans l'échange économique, il y a achat et vente, et l'on fait abstraction de tout élément trop personnel. Certes, cela peut paraître un peu « froid », ou manquer de dimension humaine, mais cela constitue aussi, par rapport au système du troc ou du don/contre-don, le potlatch analysé par M. Mauss (voir présentation générale) un moyen très efficace pour accélérer l'échange de biens…

Au contraire, dans l'échange symbolique (de *symbolon* : le signe de reconnaissance dans le cadre d'une communauté culturelle ou d'intérêt), compte moins ce qui est échangé que ceux qui échangent. Dans la relation maître/disciple, amant/amante, père/fils, musicien/auditeur, il y a beaucoup de choses qui sont échangées (sentiments, connaissances, émotions, etc.), mais ces choses sont en un sens inestimables (quel est le prix de l'amour, d'une théorie scientifique, d'une musique de Mozart ?). Ce qui est en jeu, c'est plus la reconnaissance des uns et des autres par l'échange et dans l'échange (tu es celle que j'aime, tu as la vérité que je recherche, tu peux m'émouvoir par ta musique, tu es mon père, etc.), qu'un bien particulier. Ce n'est pas tant cette montre qui importe, que le fait de l'avoir reçue de mon père, aujourd'hui disparu, par

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

L'AVARE de Molière

Analyse de l'œuvre

exemple…Ce qui est échangé, c'est moins ici la montre, qu'une volonté de donner et de se donner à l'autre…La valeur n'est pas monétaire, mais humaine, et un bijou qui peut ne rien valoir aux yeux d'un joaillier, peut valoir à mes yeux tous les diamants du monde…Si l'argent permet d'homogénéiser des biens hétérogènes, ou de trouver une mesure commune quantitative à des choses qualitativement distinctes (voir présentation générale), l'échange symbolique n'abolit pas la dimension qualitative de la relation, car il s'agit moins de comparer les choses échangées que de rapporter les unes aux autres les personnes qui échangent…L'échange symbolique, c'est donc toute cette dimension de l'échange qui n'est pas réductible à la simple valeur économique, et qui fait paradoxalement aussi le vrai prix, ou la vraie valeur, d'une relation, de ce qui, dans cette relation, est précisément « hors de prix ».

Or cette confusion entre l'échange économique et l'échange symbolique est un grand ressort du comique. Dans le *Tiers-Livre* de Rabelais, Panurge fait ainsi l'éloge paradoxal des dettes devant Pantagruel. Lorsqu'un homme s'est endetté, soutient-il, tout le monde l'aime et lui sourit : ses créanciers, en effet, craignent qu'il ne meure (et ne puisse plus les rembourser), et disent du bien de lui (car ces mêmes créanciers espèrent ainsi que d'autres lui feront crédit, lui permettant ainsi de les rembourser sur de nouvelles dettes…). En somme, il n'y a que des avantages humains à être couvert de dettes...

> **« Nature a créé l'homme que pour prêter et emprunter <…>. Croyez que prêter est chose divine, que devoir est vertu héroïque ».**

La Flèche fait d'ailleurs –et ce n'est guère un hasard- une référence explicite au chapitre 5 du *Tiers-Livre* de Rabelais, et son fameux « éloge des dettes » :

> **« je vous vois Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe ».**

La perversion de l'échange économique (le surendettement) pervertit l'échange symbolique, puisque les meilleurs sentiments humains, de bienveillance et d'amitié, sont comme instrumentalisés, dévoyés, faussés…Face à Panurge, Pantagruel fait au contraire l'éloge de la générosité, du don gratuit (il remet d'ailleurs ses dettes à Panurge…), de la libéralité, montrant ainsi que c'est l'échange symbolique <le don et le contre-don> qui donne son cadre « naturel » à l'échange économique, loin de voir dans l'échange économique <l'achat et la vente> le principe et la fin des relations humaines.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Or, comme le remarque Pierre Force dans *Molière ou le prix des choses*, les personnages de Molière sont ridicules parce qu'ils confondent et identifient ces deux types d'échange qui, *a priori*, ne se recoupent jamais entièrement. Par exemple, Arnolphe, dans *l'Ecole des Femmes*, prétend être aimé d'Agnès parce qu'il lui a tout donné (et le don est par excellence la figure de l'échange symbolique). Mais, en faisant remarquer à la jeune fille qu'elle doit l'aimer pour le payer de retour, Arnolphe manifeste aux yeux de tous que son don était en réalité un achat…Mais si l'amour se gagne par des dons, comme le sait bien Cléante (qui a précisément besoin de l'argent de son père pour séduire et soulager la condition matérielle de Mariane), il n'est tarifé que dans la prostitution, et l'on comprend bien que l'Agnès de l'*Ecole des femmes* puisse sentir instinctivement que la gratitude que réclame Arnolphe pour ses bienfaits est aussi pathétique qu'irrespectueuse… Donner (sans obligation de retour) n'est pas vendre (retrouver l'équivalent de ce qu'on cède…)…De même, Dom Juan ne comprend pas que le « pauvre » qu'il croise sur sa route puisse être dans la misère, lors même qu'il passe son temps à prier, comme si Dieu vendait ses bienfaits non pas au plus « offrant », mais au plus « priant ». Les héros de Molière sont ridicules, dans la mesure où, précisément ils prétendent suivre une logique du don (Arnolphe, Dom Juan, ou encore Tartuffe, qui se « donne » à Dieu), cependant qu'ils suivent en réalité une logique de l'achat, avec retour sur investissement (sur leur amour, sur leurs dons, sur leurs prières…).

Les comédies de Molière aurait donc pour but de rappeler tout simplement les règles de l'échange véritable et leur irréductibilité à l'échange économique. Comme le dit Pierre Force dans *Molière ou le prix des choses :*

> **« Il est clair en effet que tout ce qui s'échange chez Molière a un prix et qu'en ce sens, aux yeux de Rousseau, rien de ce qui se passe dans les comédies de Molière n'est moral. Les comédies possèdent cependant un but moral qui va bien au-delà de la satire des ridicules : révéler au public, en mettant en scène divers types de comportements aberrants et la réaction des autres à ces comportements, les règles de l'échange social et la façon d'appliquer ces règles. Qu'on se souvienne une fois de plus de *l'Ethique à Nicomaque* : la justice au sens restreint (autrement dit l'équité) est une subdivision de la morale dont relève la répartition et l'échange des biens et des honneurs entre les hommes. Enseigner les règles de l'échange, c'est promouvoir l'équité. Dans la mesure où la pensée du don et de l'échange relève traditionnellement de la morale, l'objet des comédies de Molière est éminemment moral. Cet ouvrage n'est donc en rien une étude des**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

L'AVARE de Molière

Analyse de l'œuvre

> **métaphores économiques et monétaires dans l'œuvre de Molière. Si l'on suit notre hypothèse jusqu'au bout, il n'y a pas chez Molière de métaphores économiques ou monétaires : tout ce qui concerne le don ou l'échange est à prendre à la lettre… »**

Mais il faut bien comprendre également que ces règles de l'échange sont subtiles. En regard de l'échange économique, qui ne connaît guère que la logique de l'intérêt, l'échange symbolique ne suit exactement ni la logique de l'intérêt ni celle du désintéressement absolu. Certes, je donne et j'y donne quelque chose de moi sans espoir de retour –car il ne s'agit pas surtout pas d'une vente-, mais tout le monde sait implicitement, aussi, qu'un tel « retour » est naturellement appelé par un tel don –il ne s'agit donc pas d'un désintéressement absolu. Par exemple, l'homme qui fait « tout » pour une femme qu'il aime, comme Arnolphe dans *l'Ecole des femmes*, ne peut le faire remarquer et attendre une gratitude automatique, sans tomber dans le sordide et le grotesque ; mais, a contrario, nous ne comprendrions pas qu' une femme qui aurait tout reçu d'un homme ne lui témoignât pas une forme de gratitude ou, à tout le moins, ne lui manifestât pas quelque égard particulier. Il nous paraîtrait inhumain de considérer que des services reçus vont de soi, et n'appellent aucun remerciement, sous prétexte que ces mêmes services n'ont pas été proposés « à charge de revanche »…Prenons un exemple très simple : nous culpabilisons très souvent de quitter une personne qui nous a aimé et qui a fait pour nous, par amour, des sacrifices (nous nous sentons ingrats et, pour le dire vulgairement, « nuls ») ; mais il suffit que cette même personne nous fasse remarquer, pour justement nous culpabiliser, tout ce qu'elle a fait pour nous, et c'est à présent « elle » qui paraît sordide et « nulle » (c'est nous qui sommes déculpabilisés de partir), puisqu'elle avoue qu'elle nous vendait l'amour qu'elle prétendait donner. Je ne peux pas faire remarquer à l'autre qu'il est ingrat, sans perdre paradoxalement tout droit à sa gratitude…Je ne peux pas faire remarquer à l'autre que mes dons attendent un retour (ce que l'autre sait fort bien, ainsi que toute la société), sans transformer mes dons en investissements et à autoriser, au final, sa colère. Il y a des choses que je ne dois pas dire (par exemple que tout don suppose un retour), parce que, premièrement, tout le monde le sait, et parce que, secondement, dire ces choses, c'est par le fait même les « défaire » : faire remarquer à l'autre qu'il nous doit quelque chose en retour du don qu'on lui a fait, c'est changer le don en « vente forcée », et n'avoir plus tant droit à sa reconnaissance, qu'à son mépris, enlever tout prix à une générosité que je présentais pourtant comme un au-delà de l'échange économique, comme un « hors-de-prix ». Si Cléante fait des cadeaux à Mariane, c'est bien pour être « payé de retour » ; mais si Cléante le lui faisait remarquer et que Mariane eût le sentiment d'être acheté par ses cadeaux, Cléante ne vaudrait

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

pas mieux, vaudrait même beaucoup moins que son père, qui n'espère pas, à tout le moins, plaire à la jeune fille par son argent…

Les règles de l'échange symbolique sont donc que tout don suppose un retour (gratitude, reconnaissance, etc.), mais cette règle ne peut se formuler et s'expliciter sans transformer le don en achat, et donc détruire l'échange symbolique lui-même…L'échange symbolique suit donc des règles qui sont implicites *par essence*, et qui sont condamnées à le rester, sous peine de dénaturer la nature même de l'échange. Ce sont même ces règles tacites qui constitue l'implicite social fondamental, que le théâtre de Molière a pour fonction de rappeler : je ne peux pas donner en espérant qu'on me rende –ce ne serait plus donner-, mais tout don suppose aussi –ce que tout le monde sait bien- un contre-don en retour…C'est cet implicite essentiel de l'échange symbolique qui est le ressort, pour Pierre Force, de la « philosophie » de Molière, et c'est l'oubli de ce même implicite social qui explique le caractère ridicule de ses grands personnages comiques. Mais plus encore, il faut voir dans ce rappel de l'implicite social premier de tout échange symbolique, la grande sagesse des moralistes classiques du XVIIe siècle : les rapports humains ne sont ni régis par la seule logique de l'intérêt et du prix (échange économique), ni par la seule logique du désintéressement moral (car l'échange symbolique suppose un contre-don en réponse au don fait, même si l'on ne peut explicitement l'exiger). Ni pur intérêt, ni pur désintéressement, les échanges humains se tiennent sur une ligne de crête où le moindre faux pas fait tomber dans le ridicule de celui qui se croit sincèrement désintéressé, et qui ne l'est pas (Alceste, dans le *Misanthrope*), ou de celui qui est intéressé et qui feint hypocritement de ne pas l'être (Tartuffe).

Dans tout échange symbolique, dans tout système de don/contre-don, il y a ce mixte d'intérêt et de désintéressement, de pureté et de sordidité, qui fait à la fois la subtilité, la complexité et la richesse des relations humaines. Ce que la littérature du XVIIe siècle a exploré comme une totalité instable, potentiellement aussi comique que tragique (la capacité qu'ont les hommes de se duper, par exemple, sur leur générosité), ce complexe insoluble de grandeur d'âme (de valeur humaine) et d'intérêt bien compris (de valeur économique), la philosophie du XVIIIe cherchera au contraire à le dissoudre. D'un côté, ce sera avec Adam Smith la naissance de la science économique qui tentera de théoriser la pure logique de l'intérêt ; d'un autre côté, ce sera la morale kantienne, dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, qui poussera jusqu'à ses extrêmes conséquences la théorie de la volonté pure et du désintéressement :

> « **Le divorce de l'économie et de la morale qui a lieu vers la fin du XVIIIe siècle est contenu en germe dans les comédies de Molière. A bien des égards, Rousseau fonde un système moral**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

L'AVARE de Molière

Analyse de l'œuvre

> **en constituant en norme le comportement d'Alceste, qui, selon les règles de la *Morale à Nicomaque,* est aberrant parce que contraire à l'équité. Nous n'avons pas non plus cherché dans les comédies de Molière le reflet des conditions sociales objectives qui serait celle du capitalisme naissant. Il nous a paru bien plus fécond d'y voir une crise de la pensée morale qui a pour conséquence l'apparition simultanée de la science économique et d'une morale fondée sur le devoir et le désintéressement. »**

Nous avons beaucoup de mal aujourd'hui à ne pas opposer frontalement l'échange économique et l'échange symbolique. Et comme le remarque M. Hénaff dans *Le prix de la vérité*, nous avons beaucoup de mal à penser la valeur (la valeur de la vérité, de l'amour, de la justice, de la personne humaine) hors des cadres de la valeur économique ou monétaire ; nous avons en somme beaucoup de difficultés à ne pas réduire l'échange symbolique à l'échange économique et à ses valeurs quantitatives. Mais, inversement, la tentation est grande de condamner radicalement les valeurs toujours relatives de l'économie (la logique des prix) au nom de ce que nous considérons comme les valeurs absolues, au-delà de tout prix, inestimables, mais parfois très vagues, de la morale. D'un côté, le problème de la valeur se réduit pour nous à un problème économique ; d'un autre côté, l'économie elle-même, impersonnelle, semble avoir perdu toute valeur humaine réelle, et ne relever que d'une logique cynique. Ce qui permet d'évaluer les choses est sans valeur véritable…

Le théâtre de Molière nous fait comprendre qu'une telle opposition entre la morale et l'économie, l'intérêt et le désintéressement, est largement fallacieux. Même chez un personnage aussi caricatural qu'Harpagon, l'échange symbolique n'est pas réductible au pur échange économique, quoique l'échange symbolique ne puisse se faire sans une poursuite de l'intérêt bien compris. Harpagon ne réduit pas l'amour qu'il éprouve pour Mariane à un pur problème « d'achat ». Ce serait plutôt son fils qui, par l'argent emprunté ici ou là, chercherait à séduire, « gagner » ou acheter par ses « dons », les faveurs de la jeune fille –attitude qui nous semblerait tout à fait crapuleuse, si nous ne souvenions qu'il ne faut pas opposer, comme nous le faisons trop vite aujourd'hui, l'échange économique et l'échange symbolique, l'amour généreux et l'amour prédateur… Surtout, à l'acte 4, lors même que le ton monte entre le père et le fils, Harpagon promet de déshériter son fils, avant de lui « donner » sa malédiction (lui qui a pourtant du mal à « donner » ne serait-ce que le « bonjour », selon La Flèche…). Ce « don » montre certes la violence des relations père/fils, mais il manifeste aussi qu'Harpagon a conscience qu'il est plus grave de maudire son fils que de le déshériter. Il est plus grave de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

perdre Dieu, que de perdre de l'argent…Harpagon ne réduit pas toute la vie humaine à un pur problème économique, même si le problème économique intervient dans toutes les dimensions de la vie humaine. Jusqu'à l'acte 5, en ce qui regarde Harpagon, l'argent est envahissant, mais il n'est pas exclusif…En fait, comme les autres personnages ridicules de Molière, il ne parvient cependant pas à trouver un équilibre entre l'échange économique et l'échange symbolique, les affaires d'argent et les affaires d'amour et de famille, les formes égoïstes de l'intérêt et l'intérêt pris à autrui. Et c'est bien cet équilibre que nous avons chacun à trouver entre la postulation sincère mais naïve de notre désintéressement (Alceste dans le *Misanthrope*), et le cynisme et l'hypocrisie de Tartuffe. Les cadeaux de Cléante sont bien intéressés (il s'agit de gagner Mariane) mais également désintéressés : il ne s'agit en aucun cas d'y voir le prix de l'amour, mais simplement le signe de l'intérêt pris à la personne aimée. Intérêt désintéressé, désintéressement intéressé : les relations humaines mêlent inextricablement l'altruisme et l'égoïsme, et à trop vouloir séparer les choses, on en vient à opposer artificiellement les logiques de la morale et celles de l'économie. Ce que Molière nous rappelle, appliquant par là même la grande formule de la comédie (qui ne date pas de l'Antiquité, comme on le croit souvent à tort, mais qui est quasi contemporaine de Molière !) : *Comoedia castigat ridendo mores*, la comédie corrige les vices par le rire…

III. Le tragique et le comique dans L' Avare

L'Avare est donc une pièce complexe et, comme le dit Pierre Force, il y a bien une « philosophie » chez Molière, une méditation sur la condition et les relations humaines. Mais est-ce, au sens strict, une comédie ? On peut en douter, pour au moins deux raisons.

La première, évidente, est que la pièce se finit mal. Certes, Valère et Elise, Cléante et Mariane, Dom Tomas d'Alburcie sont heureux de s'aimer et de se retrouver ; certes, tout se finit bien pour Harpagon dès lors qu'il peut récupérer sa « chère cassette » ; et, en un sens, tout le monde est heureux. Mais si l'on compare la pièce de Molière au final reconstitué de celle de Plaute, tout change. A la fin de l'*Aulularia*, Euclion, qui a si douloureusement souffert de la perte de sa « marmite », renonce à tout jamais à l'amour de l'or. Et il est vrai qu'il est raisonnable, lorsque l'on a mis une fois son doigt dans le feu, de ne plus recommencer l'expérience. Chat échaudé craint l'eau froide…La fin de l'*Aulularia* est une fin vraiment heureuse, car l'avare est guéri de son avarice… Au contraire, comme nous l'avons vu, plus la pièce de Molière avance, plus Harpagon s'enfonce dans son avarice, et se caricature lui-même, tellement que, comme abandonné de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

L'AVARE de Molière

Analyse de l'œuvre

sa famille, il reste seul avec son argent au tomber de rideau… Loin d'être guéri, il nous paraît au contraire irrémédiablement malade, disposé déjà à reconduire, selon une compulsion de répétition mortifère, les comportements qui l'ont tant fait souffrir, lui et ses proches…La générosité d'Anselme, loin d'aider Harpagon, repousse encore le moment de sa prise de conscience : Anselme résout, par son argent, tous les problèmes, sauf le problème de la pièce : l'avarice du « Seigneur Harpagon »…Il faut ne pas connaître la pièce de Plaute pour croire que *l'Avare* se finisse bien …Puisque l'intrigue est invraisemblable dans l'acte 5, en coûtait-il beaucoup à Molière de faire le « salut » de son personnage contre, il est vrai, toute vraisemblance psychologique ?

La seconde raison, évidente, qui peut faire douter du caractère comique de *L'avare* est la violence des relations père/fils que Molière met en scène. Comme l'a écrit Goethe, dans ses *Conversations avec Eckermann* (1825) :

> **« *L'Avare* dans lequel le vice détruit toute la piété qui unit le père et le fils, a une grandeur extraordinaire et est à un haut degré tragique ».**

Certes, cela témoigne d'une lecture « romantique », et donc historiquement problématique, de Molière (voir fiche 1), et l'on peut tout au contraire minorer ou relativiser cette violence et ce tragique, comme le fait R. Fernandez, en soulignant le caractère insubstantiel et superficiel d'Harpagon :

> **« Si l'on voit avec Goethe du tragique dans l'Avare, il faut remarquer que ce tragique est aussitôt transformé en comique. Le cynisme de la peinture est corrigé, ou plutôt allégé par l'excès voulu et constant des couleurs. C'est d'ailleurs à peu près la seule correction dont on puisse parler ici. Une pareille outrance est hors de la réalité par définition <…>. L'indignation vengeresse, la punition plus subtile qui résulte d'un désaccord intime dans la nature d'un homme pareil à nous ou peu s'en faut, sont ici remplacés par l'élimination automatique du personnage. Harpagon était condamné d'avance, comme *George Dandin*, et condamné au théâtre comme les fantômes d'Amphitryon »**
>
> (*Molière ou l'essence du génie comique*).

Mais, en réalité, le problème du comique et du tragique dans *l'Avare* est singulièrement complexe, et il peut ici être utile de reprendre les analyses, aujourd'hui classiques, que Bergson a consacrées dans *Le Rire* au théâtre de Molière.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Comme on le sait, le rire est provoqué pour Bergson dès lors que, pour reprendre sa très célèbre formule, du **« mécanique est plaqué sur du vivant ».** Ce qui caractérise la vie, c'est l'ajustement et l'adaptation (Voir plus haut, §1.2). Au contraire, le mécanique est manifeste dans les comportements répétitifs, ou automatiques :

> **«Le principe du mécanisme est que 'les mêmes causes produisent les mêmes effets' »**
>
> (Bergson, *L'Evolution créatrice*).

« Normalement », un homme calque son « allure », sa « manière d'être », sur celle du monde ; il cherche à réagir, de manière plus ou moins idoine ou adéquate, aux circonstances. Mais qu'il y ait en lui une forme de rigidité, une absence de souplesse, et un effet comique se produit. Comme le dit Bergson, ce qui nous fait rire est moins « la laideur, que la raideur ». Pensons à notre professeur de français et à ses inévitables tics verbaux (répétition des mots), ou à l'homme qui glisse dans la rue et adopte pour un (cruel…) moment les gestes gauches du pantin ou de la marionnette, un manque d'équilibre et de justesse…En fait, il y a un effet comique partout où nous avons le sentiment qu'une certaine forme de mort (rigidité cadavérique de la pensée, des gestes, des traits trop lourds ou caricaturaux d'un visage) prend la place de la vie. Si la vie ne répète pas les mêmes erreurs, mais cherche à évoluer ou à s'adapter sous peine de disparaître, le comique naît partout où l'on ne constate plus cet effort d'autocorrection ou d'évolution, où le vivant ne s'ajuste plus au réel, mais « mène sa vie » comme si la réalité n'existait plus ou n'avait pas ses exigences propres (Voir plus haut les comportements que Lagache identifie comme « pathologiques ») :

> **« La vie se présente à nous comme une certaine évolution dans le temps et comme une certaine complication dans l'espace. Considérée dans le temps, elle est le progrès continu d'un être qui vieillit sans cesse : c'est-à-dire qu'elle ne revient jamais en arrière, et ne se répète jamais. Envisagée dans l'espace, elle étale à nos yeux des éléments coexistants si intimement solidaires entre eux, si exclusivement faits les uns pour les autres, qu'aucun d'eux ne pourrait appartenir en même temps à deux organismes différents : chaque être vivant est un système clos de phénomènes, incapable d'interférer avec d'autres systèmes. Changement continu d'aspect, irréversibilité des phénomènes, individualité parfaite d'une série enfermée en elle-même, voilà les caractères extérieurs (réels ou apparents, peu importe) qui distinguent le vivant du simple mécanique. Prenons-en le contrepied : nous aurons trois procédés que nous**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

> **appellerons, si vous voulez, la répétition, l'inversion et l'interférence des séries. »**
>
> (Bergson, *Le Rire).*

Or on retrouve exemplairement dans *l'Avare* ces « ressorts » (si bien nommés !...) du comique, mis au jour par Bergson, comme contre-pieds, ou « envers » mécanique, du vivant. En allant du moins important au plus essentiel, on a :

- « L'interférence des séries ». Si la vie est « individualisation », ou aime les systèmes relativement imperméables, la fin de *l'Avare* nous raconte, de manière bouffonne, comment des histoires qui n'avaient aucune chance de se croiser (les amours de Valère et d'Elise, de Mariane et de Cléante, la recherche du père de Mariane et Valère, c'est-à-dire Dom Thomas) trouvent en réalité une même solution…Invraisemblances de l'intrigue, certes, mais dont Molière a su tirer de réels effets comiques, comme l'a très récemment montré la mise en scène de la Comédie française (saison 2009-2010).
- « L'inversion » : si la vie est « irréversibilité », il y a effet comique dès lors que l'on peut remonter le temps, créer un effet d'absurdité, voire abolir les liaisons chronologiques et logiques les plus fondamentales, que ce soit en acte, ou en mots. N'oublions pas que l'on trouve dans *L'Avare* l'inversion verbale la plus célèbre du théâtre classique (: « Il faut vivre pour manger et non pas manger pour vi.. »), qui témoigne sans doute de la perversion chez Harpagon du rapport moyen-fin qui caractérise, depuis Aristote et saint Augustin, l'avarice (voir fiche 1 sur Molière).
- Enfin, si la vie est « évolution » et ajustement, c'est la répétition mécanique qui nous fait rire. Et il est vrai qu'Harpagon a toujours la même attitude vis-à-vis de l'argent : rien n'est plus prévisible que son comportement, et Cléante sait bien qu'entre son or et Mariane, son père choisira sans beaucoup hésiter sa « chère cassette ». C'est même cette conduite rigide et sans surprise qui nous laisse facilement identifier comme « pathologique » l'amour d'Harpagon pour l'argent (voir 1.§2). La comédie a peut-être d'ailleurs pour fonction de nous alerter sur ce type d'attitude, où il s'agit moins de prendre « acte » du réel, que de demander au réel de se conformer à nos attentes et à nos exigences :

  > **« Le comique est de ce côté de la personne par lequel elle ressemble à une chose, cet aspect des événements humains qui imite par sa *raideur* d'un genre tout particulier, le mécanisme pur et simple, l'automatisme, enfin le mouvement sans la vie. Il exprime donc une imperfection individuelle ou collective qui appelle la correction immédiate. Le rire est cette correction même. Le rire est un certain geste social, qui**

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

souligne et réprime une certaine distraction spéciale des hommes et des événements »

(Bergson, *Le Rire)*.

Harpagon a quelque chose d'une marionnette, qui reprend inlassablement les mêmes mimiques et la même gestuelle.

Pourtant, comme le remarque Bergson, la répétition n'est pas toujours comique ; elle peut même être mortifère ou angoissante. Pourquoi Harpagon nous fait-il rire, en reproduisant toujours les mêmes erreurs, et la jalousie d'Othello, chez Shakespeare, qui revit pourtant inlassablement les mêmes obsessions, nous inquiète-elle ? C'est que la vie est caractérisée par la complexité, quand la simplicité nous apparaît une propriété première du mécanisme. Il nous semble que le personnage d'Othello présente une vraie « épaisseur » psychologique, et que la répétition de sa jalousie soit destructrice d'une richesse humaine. Au contraire, si un personnage nous paraît « simple », sans substance, de « carton pate », la répétition des mêmes vices ou des mêmes défauts le transforment en « guignol » : nous oublions qu'il s'agit d'un homme, qui est en train de se détruire et de détruire son entourage, pour ne voir en lui qu'une marionnette…

Comme on le voit, nous revenons ici sur la question –difficile- de la complexité d'Harpagon. Si Harpagon est une marionnette, son amour de l'argent relève du grotesque, voire de la farce un peu grasse (ce que certains ont reproché à Molière…) ; si, tout au rebours, Harpagon est complexe, son amour corrosif de l'argent est aussi tragique que les passions destructrices du théâtre shakespearien (ce qui fut dit par Goethe…).

Il nous semble en tous cas que jusqu'à la dernière scène de l'acte 4, le rire du public est un peu gêné, car l'on sent bien que Harpagon, qui aime Mariane, n'a pas totalement disparu derrière son vice ; à l'acte 5, au contraire, Harpagon s'identifie tellement à son vice, que c'est l'avarice qui est condamnée, et non plus à strictement parler ce qui reste d'un homme qui a été époux et père. Nous pouvons dès lors rire d'un malheur (la solitude, la destruction…), mais qui n'est plus, après tout, qu'un malheur de théâtre (car nous sommes au théâtre, comme le rappelle la dernière scène de l'acte 4, où Harpagon apostrophe le public…).

C'est que l'argent trouble aussi la frontière entre le comique et le tragique… Faut-il en rire ? Faut-il en pleurer ? Celui qui, en tous cas, aime trop l'argent, qu'il soit comique ou tragique, est incapable de sourire à la vie…

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Français

L'AVARE de Molière

Analyse de l'œuvre

Christophe CERVELLON
ancien élève de l'ENS,
professeur agrégé de philosophie en classes préparatoires
à l'IPESUP

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.